

porter avec plus de résignation la sentence qui s'abat sur ma tête. Si on te montrait du doigt, en disant : c'est son fils, et qu'on ne te disait rien autre chose, c'est qu'on croyait que ton jeune âge ne connaissait pas encore toutes ces tristes choses. Voilà tout.

Paul. — Merci, mon père, vous avez rendu quelque peu de calme à mon âme. Quand je passais par les rues du village je croyais toujours entendre des voix qui disaient : c'est le fils du prisonnier. Je voyais        mains se lever pour me désigner d'un geste de mépris. Je voyais les petits oiseaux qui chantaient leurs joyeuses chansons ; et ces chants me brisaient le cœur ; ils semblaient narguer ma souffrance. Je souffrais à fendre l'âme, tandis que ces petits êtres jouissaient. Ah ! que j'aurais voulu les voir souffrir de la perte d'un père ou d'une mère, de la perte d'un petit tombe aux mains d'un dénicheur ! A présent, père, je verrai les choses sous un autre jour. Je me dirai, en voyant tomber les feuilles mortes : elles ont souffert comme moi. Quand l'hiver viendra avec son cortège de maux, je me dirai : beaucoup de gens souffrent avec moi. Cela console un peu, n'est-ce pas.